

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

El tres de mayo

Il n'était pas nécessaire d'avoir l'esprit très affûté pour s'apercevoir que tout allait mal. Bien sûr, au mas, personne ne manquait de rien, mais la tension, au delà des mots, était perceptible dans chaque instant de la vie quotidienne.

Le ciel redevenait source d'inquiétude et si quelqu'un quittait le mas, chacun s'enquêrait de son retour jusqu'à ce qu'il soit effectivement revenu. Dès ce moment, il était assailli de questions dont la première était toujours :

- Alors ?

L'arrivant décrivait inmanquablement ce qu'il avait perçu lors de sa sortie, ce qui avait changé dans le paysage, les mouvements qu'il avait détectés.

Il s'agissait la plupart du temps de détails qui, pris isolément auraient pu paraître insignifiants. Mis en relation, ils révélèrent que quelque chose se préparait.

Les contacts codés avec la résistance parisienne s'étaient faits plus rares et les contenus restaient la plupart du temps sibyllins, certains même ne répondaient plus. Les sorties de ravitaillement sur Nîmes ou Clermont, trop dangereuses avaient dû être abandonnées, celles sur Alès ou Aubenas n'étaient possibles qu'avec un luxe de précautions.

Flap-Flap au milieu de tout ça vivait sur un nuage. A l'image de ses deux frères, elle avait quitté le mas et vivait plus haut sur la montagne, dans une petite maison qu'elle avait arrangée avec Robert-Pierre. Presque vingt ans et amoureuse, elle se considérait désormais comme une vraie femme.

Elle participait cependant au relevé quotidien de sécurité et rapportait en général de précieuses informations que personne n'avait détectées. Un sens inné de l'observation et une maîtrise absolue du pilotage lui permettaient

de vérifier ce qu'aucun des pilotes ne percevait. Cela lui valait aussi, à chaque fois, les commentaires acerbes de sa mère.

Ce matin là, quand elle ramena au mas la moisson de ses pérégrinations, une effervescence régnait dans la demeure familiale. Elle attribua d'emblée cet excès d'adrénaline à l'absence de l'Ancêtre qui, pour être inhabituelle n'en était pas vraiment inquiétante.

Che nota soigneusement sur la carte l'ensemble des détails rapportés. De toute façon, il ne faisait que des choses soignées. Mais quand Césarine aborda les sujets qui fâchent, il disparut comme par enchantement.

Se retournant, elle s'adressa à la cantonade :

- Et l'Ancêtre, il est où ?

Personne ne répondit, et c'est ça qui lui mit la puce à l'oreille. En temps ordinaire, sa grand-mère aurait corrigé la tournure de sa phrase. Sa mère aurait critiqué le ton de sa voix. Che lui aurait sûrement donné une indication.

Mais là, rien. C'est tout juste si on avait entendu sa question. Elle sortit très en colère et se dirigea droit vers le hangar. Il était là. Une clef à la main, il apportait la dernière touche d'une modification sur l'enclume.

Flap-Flap se dit alors qu'il devait se préparer des choses sérieuses. L'appareil ne servait plus depuis des années et après qu'Ernest ait rapatrié une technologie plus efficace, il n'était plus envisagé qu'il soit utilisé.

L'Ancêtre déposa ses outils et s'essuya les mains sur un chiffon, puis il la prit par le bras et l'entraîna au dehors. Il avait le visage grave et ne semblait pas pressé de parler.

Quand ils arrivèrent, un peu plus haut sur la montagne, au pied du rocher qu'ils fréquentaient ensemble quand elle était petite, il lui fit signe de s'asseoir et se posa près d'elle. Il leur fallut à tous les deux un long moment de silence pour retrouver l'intimité qu'ils avaient connue.

C'est lui qui le premier rompit le silence.

- Comment vas-tu l'appeler ?

Césarine sentit une grande chaleur qui partait lui semblait-il d'entre ses cuisses et irradiait jusqu'à la pointe de ses cheveux. Comment pouvait-il le savoir, elle n'en avait parlé à personne ? Elle imagina qu'elle devait être aussi rouge qu'une tomate, et elle n'était pas très loin de la réalité.

- Rosa,... si c'est une fille... Ernesto, peut-être, si c'est un garçon.

Elle n'arrivait pas à imaginer que les perturbations de la matinée puissent être dues à son état. Quelque chose allait se passer, il allait lui dire quelque chose !

- C'est marrant la vie... tu es enceinte, et moi, ma route s'arrête ici... Et le plus drôle, c'est qu'on est les deux seuls à le savoir.

Avant même de comprendre ce qu'il disait, Césarine sentit son cœur se serrer et ses yeux s'emplir de larmes. C'était pire que tout ce qu'elle avait imaginé.

- Allons, ne pleure pas. J'ai encore besoin de toi. Il ne me reste que trop peu de temps et je ne peux pas me permettre de le gaspiller.

Se ressaisissant, elle se blottit dans le creux de l'épaule de son grand-père comme elle le faisait petite. Le paysage était superbe. L'un comme l'autre, ils se remémoraient leurs discussions sans fin en toute saison. Le soleil était déjà haut quand il se décidèrent enfin à partir.

C'était le premier mai et il ne devait pas être très au delà de sept heures quand on cogna à la porte basse de la petite maison. Robert-Pierre encore plein de sommeil alla ouvrir la porte en se demandant bien qui pouvait faire semblable raffut un jour pareil.

En effet, si le dimanche et les jours traditionnellement fériés n'avaient plus aucune signification ici depuis deux décennies, le premier mai et le quinze août étaient les deux dates mythiques qui métamorphosaient l'activité de la République. Fabien occupait toute l'ouverture et son visage ordinairement si avenant avait quelque chose de grave, voire de sinistre.

- Le Vieux veut voir la Petite.
- Maintenant ?
- Hum !
- Seule ?
- J'ai peur que tu t'y sentes de trop.

Le rendez-vous était fixé à Tarabias, un petit village sur la montagne d'en face, qui offrait à la fois un accès routier et des possibilités de décollage quel que soit le vent. L'endroit était discret et les habitants acquis à la République.

Il manquait plusieurs machines dans le hangar. Bien que la zone de destination ne soit pas à plus de trois minutes de vol, Flap-Flap prépara son

appareil comme si elle devait passer la journée en l'air. Il y avait près de dix ans qu'elle faisait ça plusieurs fois par jour.

Le plafond était bas et l'aérologie assez calme. Une sorte de crasse plongeait les Cévennes dans une langueur grisâtre. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faudrait craindre une intervention aérienne.

En posant l'appareil, Césarine fut surprise de découvrir les machines éparpillée en lisière, recouvertes comme il se doit de branchages frais afin de les rendre invisibles du ciel. Mais le plus inattendu, c'étaient les deux cycles qui de toute évidence n'étaient pas des engins volants. Cela ressemblait un peu aux motocyclettes qui pétaradaient dans les rues d'Alès, mais la taille des moteurs, la configuration des châssis, la forme même des roues et des pneus révélaient des puissances et des fonctionnalités très particulières.

Elle dissimula son tas de ferraille et se dirigea à son tour vers la grange.

- Salut Grenadine !

Archibald, que faisait-il là ? Il y avait aussi Fabien, Ernest, l'Ancêtre et une femme imposante, sanglée dans un blouson de toile noire huilée, que Césarine ne connaissait pas. On n'attendait visiblement plus qu'elle.

L'ambiance était lourde et les visages tirés. Seul Archi gardait son éternel sourire au coin des lèvres. Fabien avait les yeux humides et cernés de noir. Césarine perçut l'imminence du désastre.

- Rosa ?

- Ouais...

- Ca s'est passé comment ?

- Dimanche... à l'Office... ils l'ont arrêté en passant au tri... ils ont voulu contrôler son O.R... ils l'ont emmenée... on a retrouvé son corps dans les poubelles d'un restaurant.

- Ca sera une fille !

Tous cherchèrent une clef pour décrypter l'affirmation de Flap-Flap. L'Ancêtre cligna des paupières pour signifier que la cause était entendue et il ouvrit la réunion.

La République n'en n'a plus pour longtemps. Partout, les religieux supplantent les politiques et les discussions ne sont plus possibles. « Voluit ! » C'est leur raison de vivre. Traduire par « Il l'a voulu » ou même « Dieu l'a voulu ». Ca justifie tout. Ils limogent les militaires un peu

tièdes, ils traduisent les élus devant les tribunaux pour peu qu'ils ne soient pas à la botte, ils traquent les militants partout où ils se cachent. Le plus inquiétant, c'est l'accumulation de soldats et d'armes au seuil de toutes les communautés indépendantes.

- Mais alors, on va se laisser faire ?

Césarine était révoltée. Elle ne s'imaginait pas vivre la vie souterraine qu'elle avait découverte lors de son escapade parisienne.

- Non, on va réagir, mais les opinions publiques ont été fortement encadrées et il n'y a pas beaucoup de perspectives... Notre objectif, c'est le Quartier Cassagnès.

- Sur Alès ?

- Oui. C'est l'un des regroupements de militaires et d'armements. Il y en a vingt-cinq en France et nous agissons simultanément.

- Je suis volontaire pour lâcher la bombe.

- Ne t'emballe pas, ce n'est pas si simple. Fabien va nous expliquer la situation.

En effet, la situation n'était pas très facile à appréhender. Le Quartier Cassagnès avait été bâti ces deux dernières années sur le site d'une ancienne carrière, et couvrait près de cent hectares en limite de l'agglomération alésienne. Il faisait partie d'une stratégie secrète élaborée en marge du pouvoir officiel et n'était qu'une maille d'un vaste réseau.

La caserne, d'après les renseignements dont disposait Fabien, devait héberger plus de trois mille soldats. Mais l'essentiel se situait plusieurs mètres sous terre et abritait un armement démentiel destiné à l'asservissement éclair de la République.

L'édifice, entièrement enterré, se composait d'énormes blocs de pierres de vingt à cinquante tonnes, non maçonnés, en couches alternées selon leur taille. Tout bombardement serait d'office voué à l'échec, l'ensemble étant trop épais et insensible aux ondes de choc. Quand à l'idée d'y faire pénétrer un commando armé, il fallait y renoncer d'avance. Le seul accès se faisait par un tunnel de mille mètres de long, accessible aux semi-remorques et surveillé par plus de vingt contrôles des plus sophistiqués.

- Alors ?

- Alors, c'est pour après-demain. Le trois. Ernest et Fabien neutraliseront les communications pour six heures, je pose le bébé à

six heures dix, Archi et Sonia me récupèrent sur place à six heures trente.

- Et moi ? Qu'est-ce que j'ai à voir là dedans ? Je compte les points ?
- Oui, enfin presque.
- Un, tu sors le journaliste de la trois de son lit, tu sais, ton copain de l'été vingt-neuf, celui qui fait dans son froc quand tu voles sous les arbres,
- Deux, tu l'amènes sur site pour qu'il filme l'action d'en haut,
- Trois, tu le poses au milieu du champ de bataille,
- Quatre, tu me récupères auprès d'Archi et tu me ramènes « at home ».
- Comme ça, ça va. Mais elles vont servir à quoi les images qu'il va faire ?
- Les télés auront un câble dans la nuit, elles seront en attente d'un direct de premier plan sans vraiment savoir de quoi il s'agit. Mais vu la source qui va la leur servir, ils seront aux aguets. Faire basculer l'opinion, c'est notre seule chance. Provoquer un sursaut.
- Lénine ?
- Ouais, Lénine. Un ministre en prison qui fait une telle annonce, c'est toujours pris au sérieux.
- Mais, comment tu veux que je te ramène ? J'imagine qu'il ne m'auront pas préparé une piste de huit cent mètres, avec la puissance dont je dispose, je ne pourrai jamais repartir avec autant de poids.
- Allez, on se fait encore traiter de gros alors qu'on a juste quelques kilos en trop.

Archibald ne perdait jamais une occasion de plaisanter. Ernest ouvrit la bouche pour la première fois.

- Si tu acceptes de me confier ton tas de ferraille, pour une fois, j'y ferai très attention et je pourrai te laisser ma machine.
- Le V6 ?
- Oui, le V6.
- Mais si je le casse ?
- Si tu le casses, c'est que ce n'était pas faisable. Par personne, alors...

Flap-Flap croyait rêver. Elle n'avait pas conscience de vivre un de ces moments dramatiques de l'histoire de l'humanité. Elle ne percevait que l'exaltation de l'aventure qui la rendait vraiment vivante.

Les invités quittèrent un à un la longue table de bois et disparurent, qui par les airs, qui par les chemins escarpés. Ils ne devaient plus se revoir avant le trois. Césarine attendit un bon quart d'heure à savourer son excitation avant de se décider à franchir la porte de la grange.

- Tu me ramènes ?

Elle fut surprise de constater que l'Ancêtre n'était pas parti avec Ernest ou Fabien. Ils prirent place à bord de l'autogire quelque peu surchargé, mais l'orientation du vent et la configuration du terrain permit un décollage sans problème. Le grand-père voulait affranchir sa petite fille.

- Flap-Flap...

- Oui ? (c'était la première fois qu'il l'appelait par ce nom.)

- Je suis un vieil homme, et mardi, il n'y aura pas de retour...

- Mais...

- Pilote et laisse-moi finir. Mes jours sont comptés de toute façon. Un mois, peut-être deux... Quoi qu'il arrive, je ne voudrais pas finir dans un lit, j'aime que les choses aient un sens. Et, je ne peux compter sur personne....

Césarine ne voyait plus rien et la machine volait toute seule. Elle vagabondait sans destination précise, noyée dans le brouillard de ses larmes.

Là regarde la clairière, juste au sommet. Elle reçoit le soleil toute la journée, été comme hiver et n'est accessible qu'à pied en deux heures de marche difficile. C'est là que tu me laisseras. Ne descend pas trop, les rabattantes sont méchantes.

Elle aurait voulu hurler qu'elle ne voulait pas, qu'il était bien trop tôt pour qu'il la quitte, que... mais pas un son ne sortait de sa gorge et elle continuait de pleurer en silence.

Quand les vautours, les buses et les corbeaux auront fini leur festin, quand les fourmis auront terminé leur nettoyage, quand le soleil aura correctement blanchi mes os, tu pourras revenir me chercher. Au pied de notre rocher, tu trouveras une petite excavation, la terre acide devrait rapidement faire le reste. Pour le rocher, il ne doit pas dépasser les

quarante tonnes, je t'ai déjà montré comment le faire basculer, ça fera une stèle idéale.

- Je peux pas, je peux pas !
- Et moi, je compte sur toi. Je n'ai plus le choix. Comme ça, je pourrai continuer de voler au dessus de ces montagnes.

Flap-Flap passa la journée du deux à danser sur les turbulences de Vialas qui perturbées par des queues de Mistral devenait violentes et dangereuses. C'était la seule façon qu'elle avait de se vider l'esprit. La nuit qui suivit, elle dormit peu.

Il devait être un peu plus de cinq heures quand Robert-Pierre l'accompagna jusqu'au hangar. Ernest et Fabien étaient déjà partis et son autogire n'était plus là. Le V6 prêt pour le décollage l'attendait sur l'aire d'entretien. A l'intérieur, l'Ancêtre mettait la dernière main à la préparation de l'enclume. Ses gestes avaient une précision et une douceur qui ne lui étaient pas coutumières.

- C'est quoi dans le bidon ?

Fabien t'expliquera. Il faut y aller, sinon, tu seras en retard. Mais embrasse-moi d'abord.

Césarine se précipita dans les bras du vieil homme. Il restèrent enlacés longtemps. Quand ils réussirent enfin à se séparer, l'Ancêtre lança à Robert-Pierre :

- Prend bien soin d'elles deux !

Puis chacun se réfugia dans ce qu'il avait à faire pour éviter d'avoir à parler. Robert-Pierre qui ne comprenait rien à ce qui se passait allait de l'un à l'autre sans oser poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Dépassé et renonçant à comprendre, il alla s'asseoir un peu plus loin.

Elle était belle, sanglée sur le siège du monstre dans sa combinaison de toile enduite. Le feulement du V6 le tira de sa torpeur. Puis Flap-Flap enclencha la turbine pour comprimer l'air du pré lanceur. Magique. Un jet d'air qui fusa au bout de chaque pale mit le rotor en mouvement, sans à coup, bien au delà du régime nominal. Elle poussa doucement le collectif de pas et l'appareil se souleva doucement. Pour peu, elle aurait cru piloter

un hélico. Le rotor ralentit régulièrement et l'autogire se reposa en douceur.

Césarine n'en revenait pas. Elle renouvela l'opération, mais cette fois, elle mit les gaz à fond et elle se retrouva propulsée au milieu de la vallée. Robert-Pierre regarda l'Ancêtre sortir l'enclume et la poser sur les rails. Il y avait bien longtemps qu'on ne faisait plus ça, sauf quand c'était très lourd ou vraiment très fragile. Quand tous eurent décollé, il se dirigea vers le mas, sans trop d'espoir, pour se faire une idée de ce qui se passait.

Admiratif en voyant la bête, le journaliste eut un mouvement de recul quand il comprit qu'il lui fallait monter dessus, mais quand Flap-Flap lui présenta à demi mot le programme de la matinée, il mit en route la procédure de « priorité-direct ». Il trouva le vol moins stressant que lors de sa première aventure sous le couvert des arbres en pleine montagne.

Flap-Flap prit un peu d'altitude afin qu'il puisse filmer l'arrivée de l'enclume au ras du sol. En bas, les sentinelles de l'enceinte tirèrent vers eux quelques rafales d'armes automatiques, mais elle maintenait l'appareil hors de leur portée. De ce fait, l'Ancêtre franchit la clôture sans que personne ne s'en rende compte et se dirigea vers le grand « H » peint en blanc sur les énormes blocs de pierre au centre du quartier.

Le posé fut exemplaire. Presque sur place. De partout accouraient des soldats qui ne savaient s'ils devaient ou non tirer sur l'homme qui venait de descendre de l'appareil et marchait vers eux les mains nues. En pantalon de toile et chemise blanche, l'Ancêtre avait fière allure. Les soldats le mirent en joue.

- Dis-donc, il fuit l'appareil du vieux !

Césarine regarda dans la direction que lui indiquait le trouillard. Le contenu de l'énorme réservoir semblait en effet se vider le long d'un petit tube qui pendait jusqu'au sol puis s'infiltrer entre les blocs.

Elle ramena ses yeux sur l'ancêtre juste assez tôt pour le voir ouvrir sa chemise en signe de défi face à ses assassins puis s'écrouler transpercé par plus de vingt salves.

Son esprit gambergeait à toute vitesse. Elle tenta de reprendre de l'altitude malgré les protestations du journaliste qui trouvait qu'il était trop loin pour filmer et que décidément, ça bougeait trop pour lui.

- Pour bouger, mon pote, tu vas être servi.

La première explosion fut d'une violence épouvantable, mais comparée au séisme qui suivit, ce ne fut qu'un éternuement. Dans un premier temps, la nitroglycérine qui s'était infiltrée entre les rochers avait explosé, projetant en l'air des blocs de plusieurs tonnes, puis c'était toute la réserve de munitions qui avait sauté, provoquant une onde de choc qu'on pouvait suivre à l'œil nu d'où ils se trouvaient. Sur l'ensemble du Quartier Cassagnès, pas un bâtiment n'était resté debout.

Flap- Flap, malgré la distance qu'elle avait prise, eut bien du mal à contrôler le vol quand le souffle les rattrapa. Le pleutre ayant encore perdu connaissance, elle ne se gêna pas pour effectuer une descente forcée. Au sol, les premiers secours s'organisaient. Après avoir repéré les motos de Archi et Sonia, elle largua le journaliste en lui spécifiant qu'il avait du taf ici-bas et elle se mit en quête du corps de son grand-père.

En le chargeant sur l'autogire, Archibald ne put s'empêcher de serrer contre lui le corps de son ami et de lui adresser quelques recommandations pour le voyage qu'il allait faire. Césarine comme un automate relança le rotor et reprit l'air. C'était la première fois qu'elle volait sans plaisir.

Elle retrouva un peu de sérénité en survolant la vallée, mais en arrivant à la verticale de la petite clairière, elle ne put se résigner.

« Ne descend pas trop, les rabattantes sont méchantes... ne descend pas trop, les rabattantes... ne descend pas trop... »

La voix était lancinante. Elle avait beau se raisonner, elle avait l'impression qu'elle était réelle. Elle piqua résolument sur la cime des arbres, et, au moment de faire l'arrondi, elle poussa fermement le corps de l'Ancêtre dans le vide. L'appareil, allégé, reprit rapidement de l'altitude.

D'en haut, il avait l'air de dormir au milieu de la clairière. Elle fit un dernier passage au ras des arbres pour le saluer avant de prendre le chemin du retour.

Au mas, la nouvelle était déjà parvenue. La grand-mère avait sorti la reproduction de Goya que l'Ancêtre aimait tant : « El tres de Mayo ». On y voit un paysan espagnol offrir sa poitrine aux grenadiers de Napoléon.

- Alors, il est mort comme ça. Je sais maintenant pourquoi je n'aimais pas ce tableau. Tiens. Il a toujours dit que c'était pour toi.

Césarine prit le tableau sous son bras et remonta vers sa maison. Elle n'en ressortit que la veille de la fête de la République. Sac au dos, elle traversa la vallée pour se rendre dans la clairière, sur la montagne d'en

face. L'Ancêtre avait raison, le soleil avait bien fini le travail des animaux sauvages. Faire basculer l'énorme rocher sur le sac d'ossements qu'elle portait sur son dos ne serait qu'un jeu d'enfant.

Au dessus d'elle, un couple de milans tournoyait en lents cercles concentriques, leur vol était plus lourd qu'à l'accoutumée.